



Les bottes sous la cendre

Description

Il était une fois, au cœur d'un vaste royaume ensommeillé d'ombres, un parfum âcre de fumée rampait chaque soir dans les rues de pierre ; parfois, à l'aube, la brume salée du fleuve remontait jusqu'aux remparts muets. Sous un ciel sans lune, les cloches ne résonnaient plus, et seuls les hiboux conversaient à voix basse sur les toits brisés.

Or il advint qu'en ce lieu voilé de ténèbres vivait la princesse Éloïse. On la voyait peu ; pourtant, chaque matin, elle ouvrait le loquet rouillé de la dernière tour pour humer l'air humide et guetter le pas lourd du geôlier dans l'escalier. Sa robe effilochée traînait sur le dallage froid, recueillant la poussière comme on ramasse des souvenirs égarés. Elle parlait au silence mais ne céda jamais à l'oubli : « Un jour viendra », murmurait-elle en tressant ses longs cheveux blonds.

Éloïse n'était point seule dans sa détresse : dans les cuisines souterraines où cuisait sans fin un ragoût grisâtre, la vieille Marthe tapotait ses doigts gourds sur la table branlante. Parfois Éloïse s'y glissait pour partager un morceau de pain noir ou écouter le vieux récit du jardin disparu sous les cendres : « Il y avait des jonquilles... » disait Marthe en éternuant doucement contre sa manche usée.

Au bout de trois nuits sans sommeil, Éloïse remarqua une chose oubliée sous l'escalier : une paire de bottes ternies par la suie et l'humidité. Elle passa son doigt sur leurs coutures râpées ; elles lui semblèrent d'une étrange légèreté, comme gonflées d'air secret. Ce soir-là encore elle écouta les plaintes du vent en caressant le cuir noirci.

Le lendemain matin se leva sans soleil et sans réconfort : une rumeur grondait dehors, comme si mille pierres roulaient contre les murailles. Les soldats du sombre Régent frappèrent à la porte des cuisines ; ils fouillèrent les marmites et crièrent que nulle lumière ne devait briller cette nuit-là. Marthe leur lança avec colère une louche pleine d'eau boueuse – « Vous n'aurez que cela ! » – avant de retourner à son feu qui ne réchauffait plus rien.

Éloïse serra contre elle ses bottes trouvées — il lui semblait qu'elles murmuraient tout bas en se frottant l'une contre l'autre. La faim creusait son ventre mais c'était une soif différente qui grandissait désormais : celle d'échapper à ces murs trop hauts pour toute échelle humaine.

Quand vint minuit, alors que le silence retombait épais comme la cire fondue au pied des cierges éteints, Éloïse enfila prudemment les bottes oubliées. Elle sentit ses pieds s'y lover comme deux oiseaux retrouvant leur nid. Le cuir grinça légèrement – un son timide mais prometteur.

La première marche fut hésitante : ses jambes s'alourdissaient soudain puis devenaient légères comme si elles avaient bu le vent même. Dans la cour déserte où poussaient des orties géantes, Éloïse prit son élan et bondit ; non pas d'un simple saut d'enfant peureux, mais d'un essor prodigieux qui fendit la nuit telle une flèche lumineuse au-dessus des créneaux noirs.

contesdefees.com



La peur glissa aussitôt derrière elle car déjà Éloïse surplombait les tours grises — en bas s'étalait un tapis mouvant de nuages sales et de lanternes aveugles. Son cœur battit plus fort que mille tambours lors de la fête ancienne dont parlait Marthe entre deux soupirs.

Là-bas, hors des remparts, dormaient champs grisâtres et bois morts sous un manteau opaque. Mais lorsqu'Éloïse atterrit au pied d'un vieux bouleau frémissant malgré le gel nocturne — elle entendit courir dans sa sève un chant imperceptible : « Passe encore... avance toujours... »

Trois rencontres jalonnèrent son parcours clandestin : d'abord un renard famélique tendit vers elle son museau efflanqué – « Donne-moi tes miettes », réclama-t-il d'une voix rauque qui sentait l'écorce mouillée –, ensuite une fillette aux joues creuses sortit du taillis pour offrir à Éloïse une branche sèche tachée de résine dorée — « Frotte-la lorsque tu auras froid ». Enfin vint le passeur aveugle près du fleuve noirci par les ombres — il tendit sa rame dévorée par les vers et demanda simplement : « As-tu vu quelque part ma lumière ? »

Chacun échangea avec elle plus qu'il ne reçut ; chacun relança vers Éloïse cette graine étrange nommée attente – ou espoir peut-être — aussi têtue qu'une pousse traversant pavés gelés.

Il fallut trois bonds prodigieux à travers lande grise avant qu'Éloïse sente grandir derrière elle non plus seulement son courage tremblant mais autre chose: au sommet du dernier talus face au palais assiégé par ses propres ombres, elle retira lentement ses bottes encore chaudes du trajet invisible accompli.

Elle souleva alors haut dessus sa tête ces chaussures qui palpitaient faiblement ; aussitôt un souffle neuf fendilla les nuages épais — là-haut jaillit timidement une étoile pâle suivie bientôt par cent autres frémissantes comme autant de lucioles réveillées par le mouvement du cuir usé.

Des fenêtres closes surgirent des visages hagards que baignait soudain cette fine lumière rétive ; enfants et vieillards sortirent leur front hors des lucarnes et se murmurèrent des comptines oubliées : « Si tu marches assez loin... tu trouveras peut-être demain... »

Et lorsque Marthe entra enfin dans la grande salle délivrée du Régent banni — traînant toujours ses sabots fendus –, elle posa délicatement devant l'âtre froid un panier rempli non point de pain ni même de bois sec mais... des bribes d'espoir transmis entre voisins silencieux — bouts de ficelle tressés ensemble pendant toutes ces nuits pesantes.

Depuis ce jour où revint pour la première fois depuis mille veillées une clarté douce filtrant sous portes closes, chaque printemps voit fleurir devant la tour abandonnée cent bottines tissées main suspendues aux branches basses : enfants y glissent leurs secrets ou leurs vœux tandis qu'on chante doucement autour du feu ancien — « Si tu as foi aux pas perdus... avance encore – traverse toujours... »

date créée

11/05/2026

Auteur

rol_beaussant